

L. D'ASCO
Rédacteur en Chef

ABONNEMENTS

Lyon et Départements li-
mitrophes..... Un an... Fr. 12
Départements non limités..... 13
Étranger..... 15

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
6 — Place des Terreaux — 6

LE BAYARD DE LYON

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier
PARAISANT TOUS LES JEUDIS

DAUBRUCK

Secrétaire de la Rédaction

Vente en gros :

chez M. C Melin

1, rue de Jussieu

SARAH-BERNHARDT A LYON

LES VENDANGES — LA POUPEE QU'ON REMONTE

Vente justifiée : 20.000 Numéros

PETITS ET GRANDS HOMMES DU PALAIS

M. Tavernier

On dirait d'un diable qui sort d'une boîte. Les cheveux très abondants et assez en désordre, de gros yeux qu'abritent des lunettes ; une barbe qui couvre toute la figure ne laissant émerger qu'un nez proéminent et des pommettes saillantes. On croirait qu'il est terrible, à ne voir que sa figure, c'est une erreur. Il n'est pas terrible du tout.

Son nom ne dépasse pas une certaine sphère, sphère très étroite. Je ne sais s'il a cherché la popularité, mais il est évident qu'il ne l'a point rencontrée.

M. Tavernier est presque lyonnais, il est né à Caluire, il y a trente-quatre ans. Il est d'une belle famille. La propriété où il vit au monde avait pour fermier le père de M. Tony Loup. Du reste c'est là où naquit également l'ancien rédacteur du *Petit Lyonnais*.

Il fit ses études au lycée de Lyon et son droit à Paris. Il est inscrit au barreau depuis 1869.

Et c'est tout. Il n'y a là rien de bien remarquable. L'histoire oubliera peut-être le nom de M. Tavernier. Ses collègues ne se rappellent point ses procès retentissants. Ses collègues ont si mauvaise mémoire. Maintenant M. Tavernier n'en a peut-être jamais parlé. Cependant il fut l'avocat choisi dans l'affaire Croisade, nos lecteurs s'en souviennent. Nous avons parlé d'une courtoisie, une jeune fille honnête, a pris la chose pour elle. Comparaison devant les tribunaux.

On demandait une somme fabuleuse : 20.000 fr. Grâce au talent du défenseur de cette demoiselle. M. Tavernier ; nous ne fumes condamnés qu'à 2.500 fr. de dommages-intérêts. Mais il faut dire que M. Tavernier avait été superbe. Il se sentait encouragé. Il y avait des notabilités dans la salle des audiences : Un monsieur dont l'esprit est presque aussi gros que le ventre ; le rédacteur en chef d'une petite feuille qui nous voulait mal, le rédacteur en chef d'une grande feuille qui nous voulait pas ; ils étaient là, souriants, encourageant du geste le bouillant défenseur d'une sainte cause. M. Tavernier atteignit les hauteurs du sublime. M. Cuisson était atterré. Il avait trouvé dans son adversaire quelque chose d'un corbeau, maintenant il le voyait un aigle. M. Tavernier à l'argumentation serrée ; le grand dommage est qu'il ne connaissait point le Code, mais on le dit très fort en économie politique, ce qui n'est peut-être pas suffisant pour un avocat. Il a le geste sobre ; il s'accorde familièrement sur le rebord de son bureau et cause de la petite affaire qui l'occupe. Son style n'est point banal, il a le secret d'être grand, même dans la simplicité ; ses images sont toujours très heureusement choisies. Et comme ce n'est point très fin. Tout le monde peut les comprendre ; talent inappréciable. Il sait que la foule l'écoute, la foule est illétrée, il parle une langue qui n'est point celle du savant ; il y a de ces avocats qui cherchent le mot propre, qui cisellent leurs phrases comme autant de bijoux. M. Tavernier ne se met point de martel en tête : il songe que si ses plaidoiries manquent de richesse, il a de la fortune, lui ! On parle des millionnaires de l'esprit. M. Tavernier n'est que millionnaire.

Il s'est très richement marié ; c'est la plus belle cause qu'il ait gagnée de sa vie. Il le méritait. M. Tavernier dans la vie privée est un homme très sympathique. Il est doux, il est affable. Ses collègues le recherchent. Et si l'on ne dit pas c'est un grand homme, on dit c'est un homme de bien : un éloge qui en vaut un autre.

Sa famille est avantageusement connue. M. Tavernier était un docteur très estimé. Il fut longtemps docteur au rapport. Son frère fut le candidat centre gauche aux élections législatives de juillet 1871, avec le colonel Denfert-Rochereau, il se portait contre M. Millaud et Ordinaire. Il n'est toujours qu'ingénieur des ponts et chaussées.

Traquer le portrait de M. Tavernier est une tâche ingrate, et raconter ses brillantes passes d'armes est d'autant plus difficile qu'il n'en a pas à son actif. La fortune tient lieu de beaucoup de choses. On n'est pas forcé d'être Démophile quand on est Crésus. Il est déjà fort beau que M. Tavernier ait une opinion politique. M. Tavernier est républicain, un républicain raisonnable, ou se disant tel. Il appartient à cette fraction du corps politique dont John Lemoine, que l'Académie a embourbé, est le type le plus accompli. C'est le groupe centre gauche. Une nuance indécise, qui n'est ni blanche, ni rouge, ni verte. Des hommes ont des convictions tout entières, d'autres n'en ont

que la moitié. M. Tavernier a la moitié d'une conviction. Le gouvernement qu'il appelle sera mi-partie, comme les gendarmes de Louis XI. Peut-être que M. Tavernier serait intransigeant s'il n'était pas si riche. Ce diable d'argent est un despote. On a beau désirer la grandeur du pays ; il y a un baromètre inépuisable : c'est le cours de la Bourse. Il y a des gens qui règlent leurs opinions là-dessus. M. Tavernier est à l'abri de cette critique. Il est modéré, il veut une République qui n'aille ni avant, car c'est la démocratie, ni en arrière, car c'est la monarchie. Ne pas avancer ni ne pas reculer. Cette politique des centres est fine. Nous comprenons bien que M. Tavernier la conseille. Rester en place, c'est une façon d'éviter les déraillements.

Il est l'un des principaux actionnaires de la Société du Gaz de Lyon. Ceci est une déclaration de foi progressiste. Elle est adroite. M. Tavernier ne pouvant faire la lumière par ses discours, il veut la faire par ses écus. Il y trouve son compte l'imagine-t-on ? Il revendique une part de l'éblouissante clarté de la ville de Lyon. Une remarque pourtant. M. Tavernier doit avoir du goût puisqu'il est millionnaire. Comment a-t-il laissé poser d'aussi affreux candélabres tout le long de nos grandes voies ? C'est grotesque. J'admets que c'est l'industrie, mais un peu d'art n'aurait pas nui à la chose. Maintenant ces candélabres étant une mauvaise cause, ont-ils choisi M. Tavernier pour défenseur devant le puissant gazomètre lyonnais. Le gazomètre a dû fléchir, on ne comment pas à M. Tavernier. Et voilà comment, grâce à une belle plaidoirie, nous avons de vilains reverberes.

M. Tavernier s'appelle Jean-Claude-Etienne. Il est bon de citer les prénoms, ne serait-ce que pour le distinguer de son père qui fut quelque'un et qui fit quelque chose.

Duverger.

A une Fleur d'Automne

O fleur, sœur de la poésie,
Malgré l'approche de l'hiver,
Le soleil eut la fantaisie
De baisser ton corsage vert.

Tu le laissas faire, coquette,
Aux premiers rayons du matin,
Follement, tu le mis en quête
D'une corolle de satin.

Mais à la nuit, le jour fit place,
Ce soleil, qui semblait si pur,
Te cachait une nuit de glace,
Qui gela ta guimpe d'azur.

O pauvre fleur abandonnée,
Qui penches ton front triste et las,
Sache donc que ma destinée,
A la tienne, ressemble, hélas !

J'ai cru dans l'amour d'une femme,
A l'heure où je comptais vingt ans,
Sous ses baisers s'ouvrait mon âme,
Comme une églantine au printemps.

Je crus sa tendresse éternelle,
Près d'elle oubliant jusqu'à Dieu.....
Un matin, elle ouvrit son aile,
Sans me dire un seul mot d'adieu.

Tu le vois, fleurlette mignonne,
Cet amour qui me fit souffrir
Ressemble à ce soleil d'automne
Qui me créa pour te flétrir.

KARL MUNTE.

SARAH-BERNHARDT

Ce nom est un flamboiement. Il appartient déjà à la légende. La gloire de Sarah-Bernhardt n'est point celle de ses devancières. C'est une gloire personnelle. On dit de Mlle Mars, de Rachel, de Desclée. Ce sont de grands artistes ; Dona Sol, elle, est Dona Sol. C'est la fantaisie, c'est le caprice. C'est tout ce que peut rêver l'imagination folle. Les vieux conteurs ont creusé leur cerveau pour en faire surgir des créations bizarres, étranges, fantastiques ; des fées : ils n'ont rien trouvé d'aussi merveilleux que cette petite femme étrange qu'on salue Marie de Neubourg, le matin à Paris et qu'on retrouve le soir Froufrou à Londres.

Sa vie est un poème, mais un poème parisien, qu'on ne feuillette que d'une main émue. La belle capricieuse devait naître d'un caprice.

espégle, on la mit au couvent. Elle devait regarder curieusement par-dessus le mur. Les filles de Dieu avaient maille à partir avec cette fille d'Eve. Les sœurs croyaient deviner dans ses grands yeux profonds, un regard jeté sur le ciel, une âme en extase devant l'inconnu : Elles s'abusaient ; Sarah songait à ce quelque chose de vague, d'indéfinissable, qui trouble, qui grise et qui ne fait vivre que parce qu'il tue : la gloire. Elle la rêvait, la folle. Mais elle pouvait gagner le ciel aussi bien sur la scène qu'à l'autel.

Elle se sentait charitable. Beranger a chanté les deux couronnes. Elle ne brigua pas la couronne du martyre, elle fit son salut sous la couronne de fleurs.

A quatorze ans, elle entra au Conservatoire. Je crois me rappeler une anecdote : Pour son admission, elle eut à réciter cette admirable fable des *Deux Pigeons*.

« Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre »

Elle dit les premiers vers avec une telle tendresse, une passion si douce, une voix si suave, que le jury l'interrompit. Il en savait assez. Il y avait quelque chose dans cette petite fille ; c'était un instrument merveilleux à l'usage des poètes. La voix de Sarah a des douceurs de lyre éolienne. Elle suivit ces cours ; elle n'était point riche. Sa mère lui donnait six sous pour prendre l'omnibus ; Sarah mettait de côté ces six sous, et quand elle en avait trente, elle prenait un fiacre. La femme est peinte dans ce trait. Elle allait à pied ; les bohèmes y vont bien ; Mignon court pieds nus sur la falaise, ou laisse traîner sa mule de satin dans les carrosses de son ami, mais Mignon ne se promène pas en berline. Les âmes d'artiste ont de ces féttes ; il n'est pas donné au commun des mortels de sentir si vivement la délicatesse des nuances. Sarah, l'a dit : « Sarah était une jeune bohème doublée d'une enfant gâtée. »

Quand elle débuta, elle prit une devise : elle est fière. Cette devise est « *Quand même* ». Et donnez-vous quelle ait bravé les préjugés sociaux et fait le tour du monde. Si nos hommes d'Etat, avaient l'énergie de cette petite femme, nous serions moins inquiets sur les destins que l'avenir nous réserve. Et c'est une patriote, Sarah ! On se souvient de ce diner royal ; oh, en face, de notre ennemi intime, elle leva bravement son verre et but à la France. Enfant de Paris on la reconnaît là. Georges Sand les comprenait ainsi, elle qui peignait si bien les laboureurs de quinze ans raillant les émigrés. On dit parfois de Sarah : cette petite femme est tout en nerfs : non elle est parisienne, elle est artiste, cette petite femme est tout en cœur.

« Sa biographie, ce n'est pas la biographie de Sarah-Bernhardt, son histoire est plus populaire que celle de nos rois. A l'atelier on ne cause que d'elle, à la cour son nom est sur toutes les lèvres. Gavoche la guette à la sortie. Il la voit passer dans un éclair de fourrures. Il est joyeux, il triomphe. Il rentre plus content que César, et superbe comme Mélingue tirant sa rapière ; il dit je l'ai vue. Mais Gavoche a des rivaux. Les rivaux de Gavoche sont des altesses. Et les altesses vont frapper discrètement à la porte de cette enfant du caprice. Ils déposent leurs couronnes au pied de Marguerite Gauthier. Ils s'en vont heureux et Marguerite a souri. Elle leur envoie un accordéon peut-être une grâce ou une liberté : les heureux sont bons. Tel puissant, tel ministre, tel grand seigneur, tel potentat, qui tient en main les destinées du monde, n'a qu'un rêve ! la voir, il la voit. Si Gavoche regrette de n'être point une majesté, ce n'est point pour le sceptre mais les majestés causent aux actrices. Et sa majesté Gavoche, qui est le peuple, est fou de sa majesté Sarah qui est le caprice. »

Qui que tu sois, ami, tu connais Sarah-Bernhardt. Tu l'as vue sur la scène, dans la rue, dans l'atelier, dans le salon, à la cour, au théâtre surtout. Elle traduisait Hugo, elle tenait l'ébauchoir, elle tenait le pinceau, elle tenait la plume. Elle était en ballon et elle écrivait les *Mémoires d'une chatte*. Tu l'as vue à New-York, tu l'as vue à Boston, tu l'as vue à Londres, tu l'as vue à Bruxelles, tu l'as vue à Moscou, à Saint-Petersbourg, à Vienne, tu l'as vue partout mais tu n'as pas vu à Berlin : ce sa voix est d'or, son cœur aussi. Elle a joué pour les humbles, pour les infortunés, pour les désespérés : émue et touchante, que de fois n'a-t-elle pas fait couler les larmes des uns pour sécher les larmes des autres ? Tu le sais, ami, ce profil si délicat que la volonté a si étrangement dessiné. Et ses yeux profonds et sombres, si doux et si terribles, quand sur sa prunelle se baisse sa paupière : on dirait d'un poignard tressaillant entrant dans une gaine de velours. Et son corps si flexible ; un roseau. On l'a comparée d'épigrammes, c'est l'esprit français qui le veut ainsi. Nous sommes un peuple spirituel nous avons une grande artiste et quand on nous parle de son talent nous répondons : elle est maigre. C'est le triomphe des nourrices. Ce corps si frêle qu'il semble qu'un souffle ferait évanouir, cache une immense somme d'énergie et de fermeté, ce sont des muscles d'acier que les siens. Sa volonté est d'acier aussi, mais d'acier trempé : qui la voudrait trop ployer la briserait.

Maintenant quels sont les traits principaux de sa carrière ? elle sort du Conservatoire, elle n'a pas de premier prix, elle en a un deuxième un prix de tragédie, plus tard un prix de comédie. Qu'elle fut son heureuse concurrente ? Je l'ignore, la foule aussi. Il y a de ces hautes distinctions qui sont de brillantes enterrements. Sarah-Bernhardt allait se présenter à un juge bien capricieux. Monsieur le public, qui n'a pas toujours de l'esprit comme tout le monde a plus d'esprit que M. de Voltaire. Elle débuta donc, débuts sans éclat. Elle apparut pour la première fois dans la maison de Molière, un soir qu'on jouait *Iphigénie en Aulide*. Elle passa au Gymnase, elle y resta peu. On ne la remarqua point.

Elle veut quitter la scène ; la nostalgie du théâtre l'y ramène. Elle repart sous les vêtements d'une reine de féerie. Mais elle change de nom. On ne sait pas que Sarah-Bernhardt a joué la *Biche au Bois* à la Porte-St-Martin. Mais Sarah demeure toujours reine de féerie. Les fées ont veillé autour de son berceau. Et quand la tée Carabosse vint, la petite était devenue fée à son tour, elle transformait, à sa voix magique, le rôle le plus modeste et le vulgaire devenait sublime. Camille Desmoulins la donna à la donna à l'Odéon. Elle prut à côté de Mlle Agar, sous les traits gracieux d'Aricie.

Elle devint l'Anna Dambly de *Kean*, la Cornelia du *Roi Lear*. Elle révéla Coppée et Coppée la révéla. *Le Passant* fut un double triomphe. On se rappelle, ce charmant Zanetto disant « si jolies choses à Sylvia, sur une terrasse, à Venise. L'exquise troubadour qu'était là ; elle n'embarassait point d'âmeur : l'amour est un si bon bagage, mais il était jeune, il avait de beaux cheveux bouclés et c'était l'éternel bohème qui court le monde, prenant une fleur ici, un baiser là, et disant des sonnets bizarres aux étoiles qui se lèvent et aux femmes qui passent. Sarah-Bernhardt, la capricieuse actrice courait le monde, et sous ses doigts délicats faisant vibrer toutes les cordes de la lyre humaine, est bien toujours un peu le doux, l'exquis, le vagabond Zanetto qui couchait si gaiement à la belle étoile.

« Auberge du bon Dieu, qui fait toujours crédit »

Maintenant Zanetto couche dans un palais : le palais de dona Sol.

Plus tard Sarah devint la reine d'Espagne de *Ruy-Blas*. Un critique a dit : « Les vers de Victor Hugo sont tellement sublimes de cette bouche émue. » La Comédie française s'aperçut enfin qu'une grande actrice existait. Elle y retourna avec *Mademoiselle de Belle-Isle*, mais sans éclat. Elle devint tragédienne. Elle joua *Phèdre*, elle joua *Andromaque*, elle joua *Zaïre*. De l'antique elle passa au moderne. Elle fut superbe dans le *Sphinx*. La *Fille de Roland* fut son triomphe. Et l'on salue quelque soit le chérubin du *Mariage de Figaro*. Quelle grâce ! Quel entrain ! Quel finesse ! Un esprit d'enter, un cœur de démon, une figure d'ange. La Comédie reprit *Hernani*. Et la critique s'avoua vaincue au pied de dona Sol. Le maître avait trouvé un interprète digne de sa lyre. Victor Hugo célébra le cinquantième anniversaire de la 25 février 1880. Mlle Sarah-Bernhardt était assise à sa droite. Elle récitait les vers de Coppée : la *Bataille d'Hernani*. Et sa voix exquise chanta ces vers exquis au plus grand des poètes :

« Vieux chêne pleins d'oiseaux, sans tressaillir
les branches.

Hugo ému pleura. Cette larme est d'un prix inestimable. Sarah a vu les boyards de Russie et les planteurs de l'Amérique jeter à ses pieds des bijoux d'or massif, des gerbes de diamants et des bouquets de perles fines. Mais quelle perle fine, quel diamant vaut cette larme tombée des yeux de Victor Hugo, « génie entré vivant dans l'immortalité ! »

C'est alors que nos acclamations les plus frénétiques, que nos bravos les plus enthousiastes la saluaient, que dona Sol nous quittait. C'était le 17 avril. On jouait l'*Aventurière*. Fatigue, caprice : qu'importe. Elle ne fut pas à la hauteur de son rôle ; c'était de l'audace peut-être ; cette audace déplaît. Qui ne suit pas les sentiers battus est exposé à ces défaits, mais ces défaits ont leur gloire.

La presse fut sévère. Dona Clorinde a, ait fait oublier dona Sol. Un critique l'accusa d'avoir joué Virginie de l'*Assommoir*. Sarah-Bernhardt écrivit à son directeur : « C'est mon premier échec à la Comédie-Française, ce sera le dernier. » Elle quitta Paris durant huit jours. La politique courante fut suspendue. Paris adore les reines de théâtre, il ne s'occupe que de la fugitive, on la blâme, on l'admire. Elle eut ses fervents, elle eut ses détracteurs. De l'entrevue des empereurs, des événements de la Grèce, nul ne s'en inquiétait.

Et les graves questions politiques disparaurent devant ce cancan de coulisse. C'est que nous étions habitués à cette capricieuse Sarah ! Nous l'aimons avec ses défauts qui

sont de si charmantes qualités. On en porta le deuil trois semaines, puis ce fut tout. Mais songez qu'en ne porte que vingt jours le deuil des altesses.

Les tribunaux s'en mêlèrent ; ils condamnèrent la fugitive à cent mille francs de dommages-intérêts ; elle fut déclarée déchue de ses droits, privilèges et avantages résultant de son engagement à la Comédie-Française. C'est alors que Sarah courut le monde.

Elle revient d'Amérique, elle s'arrête à Lyon. Nous la verrons dans *Hernani*, dans la *Dame aux Camélias*. Nous l'applaudirons. Le Havre a frété une flotte pour elle. On l'accueille en triomphatrice. Le Havre a bien fait. Ces reines là valent bien les autres ; elles valent mieux ; elles parlent aux peuples la langue des poètes, et elles ne leur imposent d'autres joug que celui de leur talent.

Elle est un triple talent. Elle peint et elle sculpte. En 1876, elle a exposé un groupe : *Après la tempête*. Une vieille femme de pêcheur, sèche, ridée, tenant sur ses genoux le cadavre de son enfant. Une émotion vraie se dégage de cette scène. Peut-être les pêcheurs hâvrais s'en sont-ils souvenus quand ils ont dressé sur leurs places publiques des arcs triomphaux.

Telle est Sarah-Bernhardt, caractère mobile, indéfinissable, fantastique. Au pied de son lit, elle place un cercueil d'ébène capitonné de velours. Quelque soir, comme Charles-Quint, elle assistera vivante à la cérémonie de ses funérailles. Elle verra, à travers les trous de sa bière, la foule recueillie, accompagnant d'un sanglot cet esprit bizarre, cet être multiple, cette femme artiste, poète, peintre et sculpteur. Ce serait une singulière épreuve. Pourtant ne la faites pas Sarah ; la foule est ingrate ; elle oublie facilement ses idoles. Rappelez-vous la Malibran, rappelez-vous Marie Dorval. Ce serait trop cruel, mais ce serait possible. Vous êtes capricieuse, madame : la foule l'est plus que vous.

Sarah-Bernhardt aime les chiens. Elle en a de toutes les races. Un beau portrait de Clairin la représente, ayant à ses pieds son grand levrier favori.

L'artiste cache une mère. Pourquoi le laissons-nous ? Elle a un fils qu'elle aime. Elle est fière de son enfant. Elle veut qu'il devienne un homme. Il y a des préventions contre les fils d'actrices. Un maître d'école imbécile ferma la porte de ses classes à l'enfant de Zulma Bouffar ; ce sont des préjugés du moyen-âge. On se souvient qu'un évêque voulu empêcher la foule d'aller écouter cette actrice qui avait un enfant. Elle répondit une lettre très digne. Nous nous la rappelons vaguement. Elle disait à ce prétre oublieux des paroles de Jésus : « J'ai un enfant, je l'aime, il est ma joie. Il deviendra quelqu'un : je l'avoue hautement. Je ne suis pas de celles qui rougissent de leur maternité ; j'accomplis ma tâche sacrée, et j'exprime le vœu que toutes les mères accomplissent la leur. »

Cette lettre, touchante, émue, vaut à nos yeux, toutes les œuvres et toutes les créations de la tragédienne. Le prêtre dut baisser le front. Nous vivons dans un temps étrange. Il était donné à une femme de théâtre d'apprendre la morale du Christ à un homme d'église.

J'en ai trop dit. Si je voulais parler de Sarah-Bernhardt, il me faudrait citer son nom. Mais je lui devais, modeste admirateur du grand Hugo, ce tribut d'hommages. J'aime cette femme qui est une actrice et qui est une mère. Deux rôles qu'elle remplit si bien. Ce soir, peut-être elle sera la Reine d'Espagne. Et nous l'applaudirons et nous comprendrons Ruy-Blas.

Ver de terre amoureux d'une étoile.
NESTOR.

LES TOILETTES A BELLECOUR

Le demi-monde est en rumeur. L'arrivée de Sarah-Bernhardt en est la cause. On veut, aux représentations de la reine du théâtre, éclipser ses rivales. Les couturières sont sur les dents : on parle de costumes merveilleux. Nous verrons cela. Nous consacrerons une longue chronique aux toilettes. Nos reporters spéciaux sont à leurs postes. Prendre garde, ô Margot, de manquer de chic. Impitoyables, nous dirons tout...
L. D'A.

LES VENDANGEUSES Du Pays-Joli

C'est la fête de l'ami Jean Raisin. On vendange partout. Les paniers s'empressent, les coteaux se dépouillent et déjà, dans les cuves, le vin nouveau bouillonne ; « C'est la vendange et la presse ! » Ainsi murmuraient notre poète, Pierre Dupont, qui chantait le vin et le buvait mieux encore. La vendange est une fête. Le demi-monde qui est de toutes les fêtes devrait être de celle-là.

C'est chez Matossi que s'est formé le brillant cortège des porteuses de hotte. Maria Porte a remarqué que cette hotte sur le dos, c'était charmant, si Maria Porte devient chiffonnière, ce qui n'a rien d'impossible, elle aura eu, du moins, un avant goût du métier. Comment se sont-elles décidées à remplir ces délicates fonctions ? Voilà. Jenny Bidet, en sa qualité de bacchante de profession, a envoyé une dépêche à toutes les belles petites de la région les convoquant extraordinairement à la maison Dorée. Pas une n'y manqua. Ce que fut la réunion, vous vous en doutez bien un peu : Bruyante au possible. Eclats de rire, mots chuchotés tout bas ; froufrous des robes et froufrous des lèvres. Enfin ce bruit confus, indéfinissable de linottes qui ne savent rien faire et qu'on se met mis en tête de faire quelque chose. Jenny Merluclion leur expliqua l'affaire.

« Nous vendangerons. Il le faut, mes chères, nous ne devons rien ignorer de ce qu'on peut apprendre. Il y a de ces découvertes qui éblouissent. Vous ne savez pas toutes qu'on fait le pain avec du blé, le vin avec du raisin, et que les roses poussent sur les rosiers. Ce sont pourtant des vérités élémentaires. Quand j'étais petite j'aimais grappiller, c'est gentil : on se cache dans les vignes, un beau garçon vous suit, vous guette, vous attrape. Et c'est dans un baiser qu'on écrase les grappins. Mais, ce que je vous raconte là c'est une idylle. Les idylles ne sont plus de notre fait. Nous vendangerons parce que c'est drôle, parce que c'est fou, parce qu'on s'amuse, nous reviendrons barbouillées, et légèrement grisées, j'en suis sûr d'une que ça ne changera pas ! »

La petite poupee on sera mais elle demandera que les vendangeuses prennent un costume spécial. C'est Adrienne Roux qui en fait le modèle. Un jupon court, un corsage ouvert en carré, un fichu comme coiffure. Les jambes nues. La bottine fera place au sabot. Louise Ollagnier proteste. Elle demande qu'on donne la priorité au chausson. Cette intervention en faveur du chausson fait sourire, mais on se rappelle que la petite est venue à Lyon en sabots : Elle rougit de son origine. Les rôles sont changés. Si j'étais Louise Ollagnier ce n'est point du passé que je rougirais.

On convint d'un pays : on chercha un nom harmonieux : Joli. Il fut convenu qu'on ferait les vendanges du pays Joli. Annette la licheuse fut dépêchée en estafette. Elle prépara tout pour l'arrivée des vendangeuses. On ne pouvait mieux choisir, elle débattit avec les vigneronnes le prix de la journée. Il demanda malicieusement combien on demanderait pour les nuits, mais il lui fut répondu, que ces affaires là se traitaient de gré à gré. Le prix fixe est déshonorant. Elle obtint que les ouvrières recevraient ample ration vinose et que les vendangeuses seraient aidées par de beaux garçons.

C'est ainsi que dimanche dernier le demi-monde s'en allait follement vers le beau pays Joli. Vous me demandez si le moulin Joli est de ces cotés ; certainement. Quant à la meunière, la meunière du moulin Joli, elle est à Lyon ; dame de qualité, on ne la nomme pas la Fornarine, c'est Margot, Nini ou autrement. Et comme elle ne fait pas tourner des meules, elle fait tourner des têtes, ce qui est infiniment moins utile, mais beaucoup plus agréable.

Vous vous imaginez bien que les braves filles de l'endroit tremblèrent en apprenant l'arrivée des belles dames de Lyon. Les pauvres petites redoutaient les belles idylles. Je sais que de longues nuits l'on pleura, et qu'on répéta vingt fois ce proverbe : « Adieu paniers, vendanges sont faites ! » en songeant que c'en était fait des amourettes fraîches et roses comme des pommes d'api. Elles se trompaient les joliettes (Joliettes doit être le nom des filles de Joli). A leur arrivée les vendangeuses revêtirent leurs nouveaux habits. Ce n'étaient point les bergères de Watteau. Ces grossiers vêtements vont à ravir aux filles des champs, mais ils vont mal aux filles des rues. Il ne faut pour les porter ni manière ni apprêts. Les duchesses pour rire étaient plus guindées dans ces habits de paysannes que les paysannes n'eussent été guindées dans les habits des duchesses pour rire. Fonton constata qu'on avait oublié les pantalons.

« Ne t'inquiète pas, ma chère, lui dit Amélie l'Italienne, nous y suppléerons par des culottes. »

On se mit à l'œuvre. On prit les hottes. On courait à travers les ceps. C'était plaisir. Elles riaient de ce bon rire qui est naturel, le rire qu'on donne aux échos, le rire sonore, large, franc qui éclate comme une fanfare ou comme un trille de bœuvireuil. Il y avait loin de ce rire-là au hoquet hété pousé dans l'intimité, stupide faux et cyniquement provoquant. Tout était nouveau. Les paniers s'empressaient et se vidaient. Hélène Courtois blonde sous sa corbeille, rappelait assez Grazia, *Grazia la vendangeuse*. La maigre Anna était penchée, un vendangeur lui prend la jambe. Anna se fâche.

On se mit à l'œuvre. On prit les hottes. On courait à travers les ceps. C'était plaisir. Elles riaient de ce bon rire qui est naturel, le rire qu'on donne aux échos, le rire sonore, large, franc qui éclate comme une fanfare ou comme un trille de bœuvireuil. Il y avait loin de ce rire-là au hoquet hété pousé dans l'intimité, stupide faux et cyniquement provoquant. Tout était nouveau. Les paniers s'empressaient et se vidaient. Hélène Courtois blonde sous sa corbeille, rappelait assez Grazia, *Grazia la vendangeuse*. La maigre Anna était penchée, un vendangeur lui prend la jambe. Anna se fâche.

— Monsieur, quand on veut porter la main sur moi, on m'avertit, alors je fais mes conditions.

— Pardonnez-moi, la belle, fit l'insolent; il est permis de se tromper au milieu de tant d'échafauds.

Ce que les petites amies s'en amusèrent à car les femmes sont terribles entre elles. Je l'ai dit maintes fois et je gage que vous êtes de mon avis : le pire ennemi de la femme c'est elle-même. Qu'une femme ait un défaut, c'est une autre femme qui vous en avertira; qu'elle ait un amour, c'est encore une autre femme qui la dénoncera. Et qu'on ose porter un jugement au-dessus sur ce sexe auquel nous devons Marguerite la souriante, toutes les belles héroïnes partent en guerre contre son téméraire auteur. Il n'y a rien de plus vrai que cette pensée d'un philosophe moderne : « Dites du mal des femmes en général : toutes se récrient; mais faites une application : toutes applaudissent ! »

Nous voilà loin, direz-vous, du moulin Joli et de ses vendanges. Pas tant, ami, nous faisons comme elle : nous vendangeons, nous citons les pensées d'autrui. Une manière de grappiller dans les vignes du voisin.

Vers la fin du soir, on battit le rappel des travailleurs; elles avaient les doigts et la frimousse rouges, et les habits pleins de terre.

Marcher dans la boue, ça nous connaît, disait Cloche.

Elles se réunirent dans une grange. Le repas y fut servi. Lorsqu'elles furent toutes à table, devant le plat de choux fumant et répandant dans l'atmosphère un parfum qui valait bien ceux des ragouts de Matossi, la porte du fond s'ouvrit. Un rude gars parut sur le seuil. Il comptait du doigt les gentilles impures.

— Tant que ça, dit-il à mi-voix. Décidément ça pousse encore mieux que le chien-dent.

Les belles se regardaient étonnées. Le gars était sorti. On se prit à jaser sur son compte, et Meline Poncet qui se connaissait aux hommes déclara formellement que c'était ça!

Le gars revint, il amenait les filles du pays et les fit entrer dans la grange et d'un geste trouvé, désignant les tapageuses, il dit :

« Or ça, nos petites, regardez. Voilà ce que l'on appelle le demi-monde. Ça commence à Annette Bassin et ça finit à Jenny Lavache. Ce sont ces filles-là qui nous attirent à la ville. Elles ont déjà pris le petit du notaire, elles prennent le petit du maire, elles prendront le petit de la sage-femme. Nos beaux sous-préfets ont passé par leurs mains; c'est dans leurs boudoirs qu'ils ont perdu leurs premières plumes. Vous vous imaginez des choses, ô mes pauvres naïves, vous les appelez les dames en or. Elles ne sont en or que dans les rêves. Ce sont bel et bien des femmes d'argile. Et si je crois que le bon Dieu a fait l'être du limon de la terre, c'est bien quand je songe que Nana c'est une créature du bon Dieu. Vous ne les voyez ici, que désarmées. Elles n'ont point leurs armes, leur arsenal de séduction. Leurs plumes, leurs chiffons, leur rouge, leur blanc, leur noir, tout ce qui est factice et tout ce qu'on aime. Voyez, elles portent votre simple jupon de laine; votre corsage sans dentelle, vos sabots de cornouiller et vos fichus de treize sous. Elles ne vous atteignent pas à la cheville. Elles n'ont ni grâce, ni élégance, ni même ce *chien* qui leur tient lieu de bon ton, ni même ce chic qui leur tient lieu de savoir-vivre, ni même cette impudence qui leur tient lieu d'esprit. C'est que, voyez-vous, ces filles, elles sont vêtues dans les parures de celles qui sont la vertu et qu'elles sont le vice. A la veillée, le père Madret, l'horboriste, qui est un savant, raconte parfois combien est ridicule ce gars paré des plumes du paon. Il y a encore plus ridicule, à ce que je vois, c'est le paon paré des plumes du geai. Vous avez bien regardé n'est-ce pas, les voleuses de vos amoureux? Retirez-vous et remerciez-les : sans elles, on ne saurait peut-être point ce qu'il y a de bon dans la vertu. Elles sont mises au monde pour vous donner un échantillon du vice triomphant, impudique et sot. Mais que ce soit votre consolation : on se lasse de tout, hormis de vous, car vous êtes le port où l'on revient après la tempête. Vous n'êtes pas celles qu'on désire, mais vous êtes celles qu'on aime. Vous vous donnez, celles-ci s'achètent. Il n'en est point des femmes comme des pommes et ce sont précisément les plus corrompues qui se vendent le plus cher.

Partez les petites — bonsoir les belles. J'ai fait ma vendange, moi aussi. Et surtout j'ai voulu jeter un peu de lumière sur vos péchés, comme on jette du chlorure de cuivre. J'ai montré la petite bête au microscope. Si le phylloxera est dans vos vignes : je tache de protéger les nôtres. »

Si nos belles petites furent surprises, je vous le laisse à penser. Mais ces gens du peuple ça vous a de ces théories, ma chère, à vous faire mourir de rire — à moins qu'elles ne soient cependant à vous faire mourir de peur.

Le repas ne fut point troublé par l'arrivée de cette sorte de mauvais génie en blouse et en chapeau de paille, qui venait tracer sur les murs de ce festin de Balthazar de campagne, son fameux *Mané Théol Phares*. On s'allia coucher. La nuit fut délicieuse. Henriette Henri IV murmura : On ne saurait quelle volupté c'est : coucher seule. A ce qu'il paraît que ce bonheur lui arrive rarement. Je n'en suis pas cause. Vers minuit, on vit une file non interrompue de fantômes traverser le grenier, prendre l'allée du jardin, une allée mystérieuse qui conduisait à un pavillon assez rudimentaire. En ma qualité de reporter, je me glissai derrière une haie et j'épiais le défilé. Je vis venir la baronne dans ce décolleté permis, seul à seul, avec la lune. Je vous dirai, sous le sceau du secret le plus grand, que Jeanne S. porte une chemise noire. Mais est-il besoin de tant de discrétion? Je vous apprendrai peut-être là un de ces secrets auprès desquels ceux de polichinelle sont de la Saint-Jean.

Je m'approchai de la retraite mystérieuse, j'écoutai. J'entendis des soupirs, et je songai : il y a là des heureux et des heureux. Je voulus livrer à tes sarcasmes, ô lecteur, le profil de ces galants chevaliers de nuit. Quelque Roméo en joyeuse aventure, et je soupçonnais vigilement le fils d'un notaire et celui d'un percepteur. Deux lurons que je vous recommande.

J'attendis en vain leur sortie. Le jour arriva et ma curiosité n'était point satisfaite. Ce n'est qu'au matin qu'il me fut donné de connaître la clef de cette énigme.

Comme Elisa Beligand causait avec Jenny l'ingénue. Je surpris ce lambeau de phrases.

— Combien, toi?

— Trois fois.

— Quatre, ma chère.

— Écoute nous ne sommes guère raisonnables.

— Je crois bien, pensais-je à part.

— A l'avenir, reprit Jenny, il nous faudra ma chère Elisa, manger moins de raisins verts.

Je suis honteux de ma mésaventure. Mais à ma place, qu'eussiez-vous soupçonné, étant donné l'heure le lieu et la vertu de ces demoiselles?

Au petit jour, on s'était levé, on avait repris le travail interrompu, et l'on rapapait les incidents de la nuit. Ce serait agréable les chambres d'auberges, mais il y a trop de pucés. — Un gamin, un de ces gars rochers qui courent pieds nus dans les sillons, dit à brûler pourpoint à l'un des messieurs de ces dames : « Qué malheur ! ça se plaint des pucés, ces gens-là, et ça nous amène des punaises.

Je ne sais si vous savez comment on fait le vin. Il est probable que non. Ordinairement, ce ne sont pas ceux qui le font qui le boivent, et certes vous en buvez. Or, on met le raisin dans une grande cuve et on le foule. Ce sont ordinairement de grands gaillards qui montent bravement là dedans leur toilette, je la décrirai en trois mots : ils n'en ont pas. Les dames délicates qui s'évanouissent au bon moment, pousseraient de petits cris effarouchés, si elles étaient convaincues que l'Alcantale, le Madère ou même le modeste Bordeaux — ce roi de nos crûs a été pressé dans des cuves par de gros paysans nus — comme la vérité ou comme Hélène. Courtois le jour de son dîner intime au café Neuf. Pourtant c'est ainsi. Je dois révéler un secret — aujourd'hui, décidément, je ne fais que révéler des secrets — aussi, si vous en avez, ne m'en confiez pas. Ai si, Blanche Gay, si vous avez un grain de beauté un peu adoussé de la hanche, ne me le dites pas; aussi Annette la licheuse, si vous vous grisez ne me le dites pas; aussi Elodie Valois, si vous avez un râtelier ne me le dites pas. Le reste, vous pouvez me le confier, hormis votre vertu, pourtant; mais il vous serait peut-être aussi difficile de me la donner en dépôt, qu'à moi de la garder intacte.

Je m'aperçois, ma chère lecture, que je vous fais languir. Je vous ai promis un secret, je vous le dois. Le voici :

Le vin du Clos-Joli n'aura pas été foulé par les pieds d'un lourdaud. Ce sont nos jolies mondaines qui, prises d'un accès de fureur — je ne dis pas d'un accès de dévotion — dans le divin costume de la première jeunesse, se sont précipitées dans la cuve. J'ai vu... j'ai vu... mon Dieu vous savez bien ce que j'ai vu. Qui le hasard est malicieux. Il y avait bien des feuilles de vigne, mais elles étaient restées aux champs.

La cuve, où s'ébattaient ainsi une vingtaine de nos plus jolies mondaines présentes à un spectacle séduisant, et c'était plaisir de les voir fouler, de leurs petits pieds, le raisin. Quand elles descendirent, elles formèrent une grappe, une grappe humaine, aux tons chauds mais légèrement naturalistes. Muet eut frémi d'aise, et de Beaumont d'indignation. On eut dit vraiment un de ces tableaux qui peignaient si bien nos maîtres anciens.

Elles étaient grises, et elles étaient couronnées de pampres. C'étaient les bacchantes antiques. Je devrais les nommer : je ne l'ose.

Un incident défraya encore cette partie du programme. Le fils de Pierre Lavais, un jeune homme avant la lettre, disait le soir très sérieusement, après avoir vu les belles petites penchées, rieuses, au bord de la cuve. « Papa, il fera beau, demain. — Pourquoi, fils? — Regarde, elles sont remontrées ! » Ce crapaud avait pris nos demoiselles pour des grenouilles.

Maintenant, lecteurs, les vendanges sont faites. Ce sera le vin de 1881, on ne sait. Pourtant nous avons le meilleur espoir de celui du pays Joli. Du vin foulé par des étoiles devra rappeler celui de la comète.

E. DESCLAUZES.

A HÉLÈNE DURAND

LA GIGALE ET LA FOURMI

Hélène ayant hambahoché tout l'été,

Se trouva fort dépourvue quand la bise fut venue.

Pas le plus petit bijou.

A mettre au clou.

Elle alla toute chagrine.

Chez Francine,

La priant de la cacher.

Aux regards des créanciers.

Les belles sont curieuses.

C'est un de leurs nombreux défauts.

— Que faisiez-vous au temps chauds.

Dit-elle à l'ensorcelée?

— J'allais loin du soleil brûlant,

A Chasselay, ne vous déplaie.

— A Chasselay, j'en suis fort aise :

Allez au diable maintenant.

J. ROUETTE.

LA PETITE POUPEE QU'ON REMONTE

C'est le jouet de l'année, la petite poupée qu'on remonte. Vous la connaissez, on la voit partout; partout on l'achète, partout on la vend.

C'est une jeune fille, on peu s'en faut; tantôt blonde et tantôt brune. Sa tête est un poème en peinture. Sa cuvette est une boîte à couleurs. Ses cheveux sont teints à l'aide de procédés chimiques; un habile crayon de Cobalt trace une veine bleue sous sa paupière; elle s'ajuste des cils; ce sont des pois de lapin trempés dans de la colle, elle se fait des sourcils, elle carmine sa joue auprès de l'oreille, elle se met du blanc de perle sur les joues, elle dépose une énorme couche de rouge sur ses lèvres. Ainsi peinturée, barbouillée, elle a une tête spéciale, une tête qu'on voit partout. C'est bien la poupée du bazar à treize sous, insipide avec le regard dur de la vierge ou de la courtisane.

Mais on l'habille la petite poupée qu'on remonte. Un accoutrement singulier du

taffetas, de la soie, de la mousseline, de la dentelle, des plumes, des perles des fleurs du coton : Un assemblage baroque, tout en chiffons, rien qu'en chiffons. Il coûte horriblement cher le costume de la petite poupée qu'on remonte.

Si du moins elle avait de la tenue; mais elle n'a que du chic; un chic particulier, un petit chic vicieux, qui est bien ce qu'il est et ne demande qu'à se laisser voir. Elle a un corset qui a des baleines d'acier. Ces baleines rejettent les épaules en arrière dessinent l'omoplate, cambient les reins, et font surgir une poitrine qui n'est pas toujours mal faite. La taille est outragusement remontrée au milieu de la poitrine.

Et le corsage est à ce point serré qu'aucune des lignes courbes si harmonieuses de son buste ne se dérobe. La ligne descend en serpentant, elle fléchit aux flancs. Et la robe est un fourreau qui bride les cuisses, et les dessine avec la crudité d'un crayon naturaliste. Elle n'a pas beaucoup de pudeur, la petite poupée qu'on remonte.

Ce système de mécanique lui inflige un mouvement sec, saccadé, cassant. C'est une petite machine. Elle trotte-menne; ses petits pieds font de petits pas, et comme ses petites bottines ont de grands talons cela fait sur le trottoir un singulier petit bruit. Démarche guindée; point de grâce, mais un tic. Longtemps elle a tenu sa robe d'une main. C'était commode sous prétexte de bon goût on montrait la balayeuse, on montrait la mule, on montrait le bas de soie brodé et à jour, on montrait la jarretière; on s'arrêtait là, car il y a des lois. Il est évident que, dans l'intimité, la jarretière n'est que le préliminaire. Aujourd'hui on ne fait plus un usage avec la balayeuse; la balayeuse avait décidément trop de grâce. Elle a des jupes courtes, avec un plissé de satin dans le bas; ainsi juchée sur ses deux pieds, émergeant de la circonférence parfaite du bas de son jupon, la voyant s'avancer avec la régularité du balancier : on ne doute plus. Elle doit avoir un mécanisme dans le ventre; la petite poupée qu'on remonte.

Qui la remonte ? Les avis sont partagés. Pourtant on croit que ce doivent être les graves messieurs qui se pâment d'aise en respirant la traînée de poudre de riz ou l'atmosphère de benjoin, de lubin et de musc qu'elle dégage. Un savant, qui a étudié ce jouet à l'usage des grands enfants qui se croient des hommes, a cru remarquer que la clef qui l'a fait mouvoir était d'or. Mais quel ressort caché n'était point dans son cœur. D'abord, elle n'a point de cœur, la petite poupée qu'on remonte.

Elle est sotte, elle dit qu'elle n'est point de bois, j'ai cru, tudeu bien, mais en revanche, elle est de marbre. Quand elle va chez Matossi, on la met dans un cabinet particulier; on la dégraffe elle se laisse faire; elle remplace l'esprit par la licence, et l'amour par l'indécence. Pourtant elle brille quelquefois ses yeux. C'est quand un louis tombe par hasard sur le parquet. Il y a un certain courant magnétique entre les pièces d'or et la petite poupée qu'on remonte. Mais hôte à manger... des cervises; au demeurant elle ne sait que quelques mots; ce sont toujours les mêmes; elle ne dit point : *papa, maman*. C'est bon pour les autres poupées, elle est plus savante : elle dit : « Monsieur, payes-tu à dîner? » Son répertoire ne varie point, mais elle est de son siècle la petite poupée qu'on remonte.

En regardant fonctionner ce beau jouet, ce jouet capricieux fantastique, je songeais aux belles amantes du temps passé, je songeais à Héloïse, si caressante et si douce, à la Fornarina dont l'amour fut plus paisant que l'art, à Nérine, dont l'éclat des beaux yeux enflammait Léonard. Je songeais à la belle maîtresse du Titien, à cette sublime Françoise de Rimini, que le Dante alla demander aux enfers ainsi qu'Orphée après le départ d'Eurydice. Je revoyais l'amoureuse légende : Faust et sa belle mie, Julie et Saint-Preux. Et mon esprit se reportait jusqu'au parc de Trianon, jusqu'à ces trois marches de marbre rose, où passaient légères, spirituelles, et gracieuses, la Montespan, la Dubarry, et l'Orléans à cheveux blancs et Pompadour aux grands yeux noirs. Puis les modernes, Lucie auprès de Camille Desmoulins, Madame de Staël dans la parole charmait les rois. Puis encore, plus près, d'hier enfin. Mimi si simple, mais si aimante et si capricieuse, Musette rêveuse et point sauvage, Mimi-Pinson, que l'immortel enfant du siècle a chantée, cette Mimi-Pinson qui n'avait qu'une robe et qu'un bonnet.

Et Lisette et Bergette, et Frétilon. Mais pourquoi remuer les souvenirs du passé. Rigolobche est venue; puis Flora-Paméla, les dames aux camélias d'en haut, les dames aux coquelicots d'en bas. Aujourd'hui la reine c'est Nana. Et le monde se découvre devant cette puissance, sans esprit, sans talent, sans cœur, et sans beauté : la petite poupée qu'on remonte.

C'est le siècle de l'invention. L'électricité éblouit le monde. Je suis du vieux temps moi. J'ai trouvé de la poésie aux pataches, et à toutes les lumières que la science explique, je préfère le soleil que la science n'explique pas. Une petite mécanique, c'est fort joli, mais nous avions déjà les lapins qui jouent du tambour, les automates des musées ambulants et même les canards de Vaucanson, n'était point besoin de la petite poupée qu'on remonte.

Vous avez lu les contes d'Hoffmann. Hoffmann connaît des docteurs savants aux canes chauves, aux jupes de parchemin, qui, avec des mannequins font des femmes; les contes d'Hoffmann sont démodés, le caprice éblouissant, aux idées si folles, aux bonds si prodigieux, est l'antithèse du docteur Chauve; avec des femmes il fait des mannequins.

Mimut, c'est l'heure ou tu soupes. Les affamés d'amours courent les rues; puissent les sots être nombreux et la nuit productive; ô la petite poupée qu'on remonte.

J. SABATIER.

CANCANS ET POTINS DU DEMI-MONDE

Blanca a l'intention de monter sur les planches. Elle abandonnerait l'armée. Aussi nous avons déjà remarqué ses nombreuses visites dans le quartier de Vaise.

Marie Brut et Angèle Gervais sont constamment en promenade. Elles se dirigent vers la rue de la République où paraît-il de graves intérêts les réclament.

Les deux vieilles de nos bonnes filles, elles répondront à notre question.

...

Nous avons aperçu cette folle Elisa Beligand au Café-Neuf.

Ses éclats de rire perçants causaient un rassemblement sur la place Bellecour. Il paraît que le champagne coulait à pleins verres.

...

Jenny Bidet ferait bien de régler son petit compte avec le cocher du fiacre n° 300.

Elle se figure, la folle, que l'automédon a été assez payé par l'honneur qu'elle lui a fait en se faisant conduire toute une journée dans son véhicule.

Ce cocher a l'audace de réclamer 30 fr. Il n'est pas galant.

...

Agathe Lafond ferait bien de quitter cet horrible chapeau garni de myosotis qui la coiffe si mal.

...

Marcelle Abel regrette énormément le départ de sa voisine, la petite Marie. La chambre de Marie servait si bien d'antichambre à ces messieurs.

Marie est, d'autre part, très réclamée au Siècle où elle a laissé de nombreux adorateurs.

...

Antoinette Anvallois a été vue cette semaine à la brasserie de l'Est. Elle portait un plumet microbolant.

Elle va partir en voyage. Madame va se réchauffer dans le Midi.

...

Annette Banin est en ce moment dans la capitale.

Elle a dit aux petites amies que le but de son voyage était l'achat de nombreuses toilettes.

Nous verrons cela.

...

Catherine Plissard fera bien de se méfier d'une jeune ducasse de la Lanterne, que nous avons vue la semaine dernière se diriger du côté de la rue de la Barre.

La belle va aussi quelquefois à la Croix-Rousse.

...

Une de nos gentilles petites danseuses du Grand-Théâtre, Mlle Mathilde Musaux, ne peut, malgré sa bonne volonté, continuer cette année son engagement.

Mathilde va être mère. L'adorable danseuse sera remplacée par Célestine Doré. La belle n'ayant pu conserver le nabab qui l'avait enlevée au corps de ballet de Bellecour.

...

Marie Garance a abandonné lundi les Beaux-Arts. Mystère et changement de garnison!

...

Hélène Garand est revenue de voyage. Décidément elle préfère la cavalerie à l'infanterie. Nous le constatons.

...

Fonfon est malade.

Le Bavard de Lyon en prévient ses amis qui devenaient inquiets.

...

Nos belles petites ont depuis dimanche repris le chemin du Skating des Folies-Bergères.

Elles se livrent là à de joyeux ébats. Adrienne Roux et Jeanne S... en sont les reines. On ne peut patiner avec plus de grâce et d'élégance.

On y admire aussi Marguerite Chailloux, Marie la jolie petite poupée, Fanny Jaqueson, Toinine Françon, etc.

La vieille baronne, qui vient prendre des notes pour le journal qu'elle entretient et dont le tirage est descendu à 175 exemplaires, patine également.

Vous voyez cela d'ici.

...

Marguerite de Baron a eu dimanche une discussion avec madame G....

Il paraît que cette dernière lui a sous-traité un de ses bons amis.

Paavre Marguerite!

...

Victorine de la rue de l'Hôtel-de-Ville s'occupe beaucoup du Bavard de Lyon.

Elle a tort la belle, il nous semble qu'elle ferait bien mieux de s'occuper de ses créanciers à qui elle fait faire antichambre.

...

Il n'est bruit depuis quelques jours dans le monde où l'on s'amuse, que du somptueux appartement qu'un nabab bon teint fait meubler pour la belle Léa la blonde.

Tous les tapissiers de notre ville ont dû concourir, mais aucun n'a été jugé digne de s'occuper du boudoir de madame.

C'est de Paris que lui viendra son thuya et son palissandre.

On parle également d'un beau coupé et d'un superbe attelage.

...

La belle Marie G... a refait son appartement dans le monde lyonnais, mais pourrait-elle nous dire de qui elle porte le deuil?

C'est peut-être pour se rendre plus intéressante. Cela lui va très bien.

...

Marthe de la Roche aurait l'intention de vendre son coupé.

Nous miserons aux enchères.

...

Il y a longtemps que nous n'avions eu des nouvelles d'Anna Guillot la suicidée. On nous en envoie aujourd'hui.

Ces jours derniers Anna ayant pris un ravissant plumet, a fait un tel tapage dans le restaurant Lardet, qu'on dut l'inviter à se modérer. Anna furieuse continua de plus belle et dans sa rage elle prit une attaque de nerfs.

On a été obligé de la transporter dans sa chambre, heureusement son nabab est arrivé au moment critique.

La microscopique Alice des Beaux-Arts cherche un bel homme; avis aux géants. Nous espérons voir très prochainement à la vogue de la Croix-Rousse le spécimen qu'elle désire.

...

Marthe de la Roche abandonne totalement la grosse cavalerie. Marthe aime mieux les lussards, car tous les jours on la rencontre avec un de ces élégants cavaliers.

...

Ces messieurs de la grosse cavalerie vont mourir de chagrin.

Un soir de la semaine dernière, la baronne de St-Ouin et Marthe de la Roche prenaient leurs ébats à la vogue du pont Lafayette.

Survint un ancien adorateur d'Annette Toullieu. On se raconta des choses désagréables. Bref, dans la chaleur de la discussion, la baronne cassa son parapluie sur la tête du monsieur. Il en porta encore les traces.

Décidément, baronne, vous êtes rageuse.

...

Que faisait donc, vendredi 23 septembre à minuit moins un quart notre petite Jeanne la chatte rue Jean-de-Tourne.

Deux étudiants l'ayant rencontrée lui firent faire un bien longue promenade et la conversation paraissait fort intéressante. Mais hélas! sans doute, aucun d'eux n'était le nabab rêvé par notre émilienne catapulseuse, car il nous semble l'avoir aperçue plus tard, sur la place des Jacobins, en compagnie d'un amie.

Si tard! oh shocking! Allons, Mlle Jeanne de la tenue et surtout ne perdez pas votre clef.

...

La belle Marie G... était en bonne compagnie un de ces derniers soirs au théâtre Bellecour. Elle avait une toilette ravissante, mais un peu d'émotion se peignait sur son charmant visage.

A quoi était-elle due?

Marie est rentrée fort tard.

...

Antoinette Toullieu, baronne de Saint-Ouin, s'est commandée, dans un des premiers magasins de nouveautés de notre ville, un joli costume en laine bleue et une jaquette en velours grenat, à dix-huit francs le mètre.

Antoinette a ainsi donné son adresse : « Madame de Saint-Ouin. »

Pourquoi a-t-elle supprimé son titre de baronne?

Quelle modestie!

...

La petite Tonine pourrait-elle nous dire ce qu'elle va chercher si souvent, en compagnie de son inséparable amie Lisa, dans un quartier aussi désert que le cours Charlemagne.

Serait-ce pour la garance ou pour la métallurgie. Mystère.

...

Nous apprenons qu'une jeune beauté de notre ville voudrait quitter son modeste état de modiste pour se lancer dans notre demi-monde sous le nom de Tonine.

Espérons qu'avant de prendre une pareille détermination, elle réfléchira encore, et surtout prendra conseil de ses nombreuses amies.

Restez donc à l'atelier, mademoiselle, si vous y gagnez peu, vous conservez au moins votre honneur.

